

La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini

Mes prises de la Bastille

Trois spectacles ont été vus en ouverture de l'événement *Trans...09* au Théâtre de la Bastille (1). Le plus frappant, c'est *Striptease*, dont Cédric Drain signe le texte et la mise en scène et qu'interprète Céline Milliat-Baumgartner. L'idée vient d'elle. Elle se glisse dans la peau d'une effeuilleuse de métier, en recrée les gestes successifs avec la plus exquise maîtrise, tout en simulant certaine gaucherie qui ajoute du charme à la chose. Elle parle aux spectateurs d'une voix douce, détaille par le menu ce qu'elle va accomplir, jusqu'à se dévêtir et se révéler nue comme la main. La voici offerte aux regards dans la pénombre, se livrant, au sol, à de subtiles contorsions qui la transforment en autant de figures de tableaux vivants érotiques. On songe aux poupées articulées de Hans Bellmer, mais c'est en poupée de chair et d'âme que s'avance Céline Milliat-Baumgartner à la vénusté sans défaut. Et puis ce qu'elle a à nous dire est de bonne tenue littéraire et fait le tour de la question de la femme de son plein gré offerte au désir. Elle chante aussi dans le même esprit et c'est du raide (paroles d'Eugène Durif et musique de Xavier Ferran). On dirait un peu Betty Boop, qui fut de Marilyn le brouillon sur papier couché. Il y a surtout que *Striptease* constitue un chaleureux hommage à toutes celles qui, depuis la Belle Époque, comme on dit, jouent leur corps sous toutes ses faces à qui perd gagne, toute honte bue dans l'exhibition.

En une longue et savoureuse litanie, elle en fait l'appel anxieux, depuis les « ancêtres » comme Grille d'égout

« Nous prouvant qu'il s'agit au fond du même métier basé sur la montre de soi, au dehors comme en dedans. »

de Marcel Maréchal, la Poupée, d'Audiberti, allégorie

jusqu'aux filles du Crazy Horse Saloon baptisées par Alain Bernardin, soit Bertha von Parabourm, Capsula Popo, Wanda Monopolka et tant d'autres, sans oublier Rita Renoir la magnifique qui, à la fin des années soixante, entrée en rébellion, forçait ses voyeurs à se déloquer sur scène, avant de jouer, sous la direction

de la Liberté grande sous les auspices de la révolution en marche. La comédienne rend ainsi hommage à ses sœurs maudites, de la sorte nous prouvant qu'il s'agit au fond du même métier basé sur la montre de soi, au dehors comme en dedans. À la fin, après une vertigineuse série de mouvements parfaitement exécutés à la barre métallique comme dans une boîte de Pigalle, Céline Milliat-Baumgartner se disloque à vue, hors d'haleine, étendue sur le dos. La gogo girl n'est plus qu'une travailleuse harassée. L'admirable est que cet objet théâtral audacieux, qui a pour sujets le désir et la nudité, soit traité avec infiniment de pudeur. Pas un sou d'hystérie, de l'auto-ironie délicate, de l'émotion sciemment drapée dans une naïveté dique. Une rareté. Le luxe.

Le thème élu de *Trans...09* est en effet la nudité (2). Dans

la mise en scène, par Sylvie Reteuna, de *Blanche-Neige*, de l'écrivain suisse alémanique Robert Walser (1878-1956), l'héroïne apparaît un instant dans le plus simple appareil. Belle réalisation, au demeurant, de cette œuvre à la fantaisie ingénument perverse, qui commence là où s'arrête le conte des frères Grimm ; où l'on voit un prince benêt (Olav Benestvedt) papillonner autour d'une Blanche-Neige (Aurélia Arto) qui n'a pas froid aux yeux, liée d'amour-haine à sa mère, la reine (Claude Degliame, superbe actrice baroque, si experte en modulations de fréquence), terriblement chaude du réchaud, qui en pince pour le chasseur (Eram Sobhani), lequel n'eut pas le cœur d'arracher celui de Blanche-Neige... C'est donné en finesse, avec un fond d'imagerie projetée du Douanier Rousseau et des inserts sur la vie de Walser, qui passa tant d'années à l'asile. « J'aime les félés, dit joliment Sylvie Reteuna, ils laissent passer la lumière. » Michel Audiard l'avait formulé avant elle.

Sophie Lagier s'est attaquée à *Crave (Manque)*, de Sarah Kane. Les interprètes sont Vincent Bouyé, Corinne Cicolari, Nathalie Kousnetzoff, Magdalena Mathieu et Christophe Sauger. Deux couples en sous-vêtements, rangers aux pieds, sont posés sur un podium et balancent le texte dans une sorte de bon vouloir psychologico-anecdotique qui fait long feu, puis se mettent à poil, nous fixent et tombent en tas les uns sur les autres. Déjà trop vu.

(1) C'était les 15, 16, 17 et 18 juin au Théâtre de la Bastille.

(2) Le 27 juin, il y aura même un débat là-dessus.